

XYZ. La revue de la nouvelle

L'ordre des choses

D. G. Jemoba



Numéro 92, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3020ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jemoba, D. G. (2007). L'ordre des choses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 36–40.

L'ordre des choses

D. G. Jemoba

DES BAS. J'en ai plusieurs. En fait, j'ai deux paires de bas bruns, deux de noirs et deux de bleus. J'ai aussi une paire de bas gris. Ceux-là, je les mets rarement. Le gris ne s'agence pas bien avec toutes les couleurs; il faut être audacieux pour en porter. Je classe mes bas dans mon tiroir. Ordonnés par teinte: des plus clairs aux plus foncés. C'est joli. C'est important aussi. Il faut toujours assurer l'ordre des choses, sinon on crée le chaos. On ne peut pas vivre dans le chaos. Du moins, moi, je ne peux pas.

Chez moi, je range toujours les objets où il se doit. Chaque chose a sa place. Chaque chose à sa place. Et puis, il y a moi. Je dois vivre. Parfois, c'est difficile d'exister sans perturber l'ordre des choses. Pour y arriver, je me suis fait une liste. À mon réveil, je consulte ma liste, que je trouve sur ma table de chevet, près de mon verre d'eau, entre le cadran et la lampe. Je m'assois bien droit dans mon lit. Le moment venu, je prends et je lis ma liste. Elle me dit comment se déroulera ma journée.

Au début, je mettais de la fantaisie dans mon quotidien. J'avais élaboré neuf listes. J'en pigeais une parmi les trois du matin, une parmi les trois du midi et une dernière parmi les trois du soir. J'ai réalisé assez vite que cela engendrait de graves problèmes. Sur une, je ne me faisais pas de lunch, mais si je ne pigeais pas une liste où j'allais au restaurant pour le dîner, je me retrouvais sans manger. C'était fort embêtant. J'ai revu ma méthode pour ne garder que le meilleur: un amalgame des trois listes des trois moments de ma journée.

L'adaptation à cette nouvelle routine fut un peu longue, mais essentielle à ma survie. Avant de me doter de ce moyen, je pouvais passer des heures au lit à tergiverser entre l'idée de mettre mes pantoufles et celle de m'habiller, pour enfin choisir d'aller me brosser les dents. Décision que je ne manquais pas de regretter une fois attablé. Je n'osais plus me sustenter pour ne pas faire disparaître

le goût mentholé qui persistait dans ma bouche. J'attendais, contrarié à l'idée de devoir recommencer une action que je considérais achevée, que ma langue ne ressente plus la douleur de la pâte à dent avant d'engloutir mon repas. Céréales ou rôties ? Le dilemme pouvait être long à résoudre.

On ne doit jamais agir à l'aveuglette. Je ne crois pas aux coups de tête. Ils n'apportent que malheur et désagrément. Je sais, j'ai déjà posé des gestes irréfléchis. Une fois, dans mon jeune âge, j'ai fait une folie. Derrière chez moi, enfant, il y avait une rivière. Un cours d'eau calme, plat. Un endroit qui attire les téméraires et même parfois les plus froussards. C'était l'hiver. Le tout commencement du début de l'hiver. Le soleil se reflétait sur la glace formée durant la nuit. Les éclats m'appelaient, comme des cailloux dorés les prospecteurs. J'étais fasciné.

Jamais je ne désobéissais. Jamais encore je n'étais parti à l'aventure sans le regard bienveillant de ma maman. Ce matin-là, quelque chose en moi me poussait à aller voir. Quelque chose de plus fort que l'amour de l'ordre et de la sécurité : l'inconnu.

Je suis parti, tranquille, à la recherche des diamants qui faisaient briller la rivière. J'ai avancé rondement, sans prudence, innocent de la découverte. J'ai pu faire quelques pas, puis ce fut le noir et le froid. Nulle part de l'air à respirer, nulle part où poser les pieds.

J'ai eu peur. Terriblement. J'ai bougé un peu mes bras, mes jambes. L'eau s'infiltrait partout, alourdissant mes vêtements. J'aurais pleuré, mais ça aussi c'était impossible. La hargne a empoigné mon cœur. Bêtise aussi de quitter les zones du connu, de courir l'aventure. Je m'en voulais à mort.

Un bras secourable m'a sorti de mon pétrin. Je me suis fait une promesse : ne plus quitter l'ordre du monde, toujours m'inscrire dans l'établi. J'ai tenu ma promesse. Je la tiens encore.

Sans ma liste, ça devenait un peu pénible ; presque intolérable. Finalement, j'ai dû arrêter de travailler. Je ne parvenais plus à fonctionner. Le simple fait de choisir le chemin pour me rendre à mon travail m'était devenu insupportable. Croiser de nouvelles personnes dans la rue chaque jour, me donner constamment à l'inusité, faisait naître en moi l'horreur.

Parfois, la nuit, quand le sommeil me délaissait, je me remémorais toutes les aventures de ma journée, tous les nouveaux visages effrayants que j'avais croisés, tous les détails jusque-là ignorés. Mon corps se couvrait de frissons. Combien de fois ai-je dû quitter le confort de mon lit, courir aux toilettes afin d'extirper de mes entrailles l'angoisse qui me parcourait ? Je ne me rappelle plus, mais souvent j'ai rêvé de mettre un terme à ce calvaire. Rêve que je ne saurais concrétiser puisqu'il consiste à se jeter délibérément dans l'inconnu. Ça, jamais.

Malgré toutes mes craintes, je me suis donné une autre fois à l'aléatoire. Une autre fois, je n'ai pas écouté la raison qui m'enjoignait de ne rien faire, de rentrer chez moi sans franchir les limites de mon univers. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Il y a des actes que l'on pose qui ne s'expliquent pas.

J'avais trente et un ans, six mois, trois jours. Je venais tout juste de me trouver un emploi. Je pratiquais ma méthode des listes. Tous les jours, je prenais le taxi n° 0001. Tous les matins, il apparaissait devant ma porte à exactement 7 h 45. Toujours le même chauffeur, toujours le même silence dans l'habitacle tandis que je me rendais travailler. Il venait également me récupérer à 17 h 5 tapantes, tous les soirs de la semaine. Ma vie était réglée comme du papier à musique. Je jubilais.

Ce matin-là, il faisait beau. Très beau. Un premier vrai ciel bleu d'été, mais au printemps. À 7 h 53, le taxi est arrivé. En retard. Jamais, avant, le chauffeur ne m'avait traité de la sorte. Je me suis installé à l'arrière du véhicule, prêt à lui dire ma façon de penser, quand je l'ai vue au volant. Ce n'était plus lui, mais elle. Mon monde a oscillé.

— Pardonnez-moi, je suis en retard. On m'a dit que vous aimiez la ponctualité, excusez-moi. Je veillerai à me présenter à l'heure dorénavant.

Le silence a fait place à un léger babillage. Elle me parlait d'elle, de sa vie, de son monde. En fait, elle racontait le monde que je voyais évoluer, mais auquel je ne participais pas. Elle avait dans la voix le doux son du calme et de l'harmonie. Ses yeux, d'un bleu intense, que je voyais dans le rétroviseur, arrivaient à libérer mon angoisse, prisonnière habituelle de ma cage thoracique.

Au bout d'un certain temps, j'ai commencé à attendre avec impatience son arrivée. J'espérais sa voix, ses yeux, son parfum qui embaumait la voiture. Et puis, un soir, sous l'emprise de la folie, je me suis risqué. Je l'invitai chez moi. Ses yeux ont brillé. J'ai vu ses joues s'empourprer. Elle était belle. D'autant plus belle qu'elle a accepté.

— J'y serai à 18 h.

Mon cœur battait. Je transpirais violemment. J'ai eu peur. Pendant un instant, je me suis demandé si j'avais été raisonnable. Accoté à la porte, j'ai secoué la tête, coupé ma conscience de ma raison. Puis, je suis allé m'habiller. Ce soir-là, je portais des bas gris. Je m'en souviens, car le gris ne s'agence pas avec n'importe quoi.

Quand j'ai entendu le timbre, j'ai hésité, nerveux comme un puceau. Figé sur place, je n'ai pas pu avancer. Elle a sonné de nouveau. Lentement, je suis allé répondre. J'ai d'abord vu sa robe. Une robe en voile rose. Délicate comme sa taille. Elle était maquillée. Ses yeux, cernés de khôl, n'étaient pas ceux que je connaissais. Son parfum aussi différait de l'habitude. Plus sucré, un peu écoeurant. Elle est entrée, à l'aise. Elle a parcouru les pièces du regard. Je l'ai invitée à passer au salon.

Là, elle n'est pas allée s'asseoir. Elle devait s'asseoir. Elle aurait dû s'asseoir. Non, elle s'est mise à parcourir la pièce, observant chaque objet, parlant sans arrêt. Son babillage, que je trouvais pourtant si doux, sonnait comme un bourdonnement agaçant à mes oreilles. Sa présence me bousculait, m'étourdissait. La nausée m'a pris.

Mon monde a chaviré quand elle a saisi le cadre de ma mère. J'ai hurlé: Non! On ne touche pas à ma mère. Ma mère, elle m'appartient, personne n'y pose les mains. Elle a eu peur. Dans un sursaut, le cadre a glissé. Il est allé se fracasser par terre. Je me suis précipité pour ramasser les morceaux. À genoux, devant elle, je l'ai entendue rire. Un petit rire discret, délicat. Un petit rire qu'il ne fallait pas.

Je me suis relevé. Tout doucement. Tout doucement, j'ai approché ma main de son visage. J'ai agrippé une poignée de ses cheveux fermement. J'ai vu la peur injecter ses yeux au moment où

je lui balançais la tête sur le mur. Elle n'a pas crié. Pas tout de suite, du moins.

Elle a basculé. Je l'ai rattrapée avant qu'elle ne tombe. Sans comprendre pourquoi, j'étais enragé. Je l'ai giflée une fois; deux fois; trois fois. Les larmes coulaient sur ses joues. Le khôl noirçissait sa peau rosée. Je l'ai vue laide. Ma colère s'est décuplée. Je l'ai poussée avec toute la violence que je ne me connaissais pas. Sa tête a percuté la table.

Dans le silence de la pièce, j'ai perçu le son distinctif de quelque chose de dur qui se casse. Elle s'est retrouvée étendue sur le sol, immobile. Je me suis approché. Elle n'a pas réagi. J'ai labouré son corps de coups de pied, de coups de poing. Je me suis ressaisi en entendant le bruit du vase alors que je le fracassais sur son visage.

J'ai ouvert les yeux. J'ai vu le saccage de l'appartement. J'ai vu son corps, déformé par la violence, gisant à mes pieds. Sur mes bas gris, du sang.

Aujourd'hui, je vis bien. Avec ma liste, il n'y a pas de problème; je sais quoi faire et quand le faire. Jamais rien ici, dans la prison, ne vient perturber ma routine. Je suis un homme satisfait. La porte de ma cellule s'ouvre à 7 h chaque matin. Puis, il y a le déjeuner, le travail, le dîner, le travail encore. À 17 h arrive le souper. Immanquablement. Quand les grilles se referment derrière moi à 22 h, je me sens bien. Tout est en ordre. Parfois, je pense même à abandonner ma liste. Pas trop souvent, je l'admets. De toute façon, ce n'est qu'une idée. Elle vient et disparaît sans vraiment me troubler. Je préfère continuer ma petite vie rangée avec mes petites habitudes. Elles me font du bien. Tant que l'ordre des choses sera respecté, je pourrai vivre, comme tous les autres. Et puis, quand je veux un peu de folie, quand je rêve de fantaisie, je mets ma paire de bas gris.